

« Entrevista - Um trajeto em Análise de Discurso em torno da materialidade discursiva », Entretien avec Guilherme Adorno, In: Adorno, Guilherme et al (Orgs.). *Encontros na Análise de Discurso: efeitos de sentidos entre continentes*. 1ed. Campinas: Editora da Unicamp, 2019, p. 161-204 - ISBN: 9788526814820.

Entretien de Guilherme Adorno avec Jacques Guilhaumou, septembre 2014

Version de l'auteur en français



*Un trajet en analyse de discours : autour de la matérialité discursive*

### *Question 1*

*Jeune professeur dans l'enseignement secondaire, donc avant même d'entrer au CNRS en 1982, tu as fait la connaissance de Michel Pêcheux en 1977, alors que tu étais en dernière année de doctorat. Mais avant cela, depuis 1971, tu étais engagé, avec Régine Robin, dans l'aventure du « discours comme (un) objet de l'histoire », qui renvoie à un point de vue marxiste concernant la langue et l'idéologie. Peux-tu préciser quels sont les changements et les éléments pérennes dans le champ de l'histoire et du discours, à partir de ce premier contact avec Michel Pêcheux en 1977, date à laquelle la théorie de l'AD a débuté son processus de rectification. Peux-tu commenter, et donc préciser les points forts de ce moment fort de l'histoire de l'analyse de discours ?*

Tout d'abord, je tiens à te remercier vivement, ainsi que nos amis brésiliens, de me donner l'occasion, une fois de plus, de dialoguer avec vous, par un entretien sur mes recherches centré sur ma participation au courant de recherche collective en analyse de discours. Un entretien récent avec Welisson Marques [« Sur le discours et l'histoire chez Foucault ». *Alfa, revista de linguística*, (São José Rio Preto). 2013, vol.57, N°2, pp. 671-693, [online] [http://www.scielo.br/scielo.php?pid=S198157942013000200014&script=sci\\_abstract](http://www.scielo.br/scielo.php?pid=S198157942013000200014&script=sci_abstract)], porte essentiellement sur la relation de Michel Foucault à l'analyse de discours, filiation à la fois incontournable et problématique pour toute historien du discours, mais que je n'aborderai pas ici centralement dans mes réponses à tes questions, d'autant plus que je m'efforce actuellement

d'opérer un "tournant grammatical" en analyse de discours, sur la base de la philosophie analytique (Wittgenstein, Descombes) et dans le but de circonscrire "une grammaire de la lutte des classes", donc de tradition marxiste. C'est une manière à la fois de souligner l'importance de Foucault et de me situer ailleurs que dans sa problématique d'ensemble, en particulier sur la question de l'herméneutique du sujet. Je n'en parlerai donc pas.

En toute sincérité, je ne me souviens pas précisément des conditions de ma participation au colloque de Mexico. Mais, dans mon souvenir, j'y suis intervenu volontairement sur un sujet, les discours politiques contemporains, qui ne correspondait pas à mon champ de recherche, les langages de la Révolution française. Au-delà de mon goût toujours très prononcé pour la lecture de travaux récents et novateurs, ce qui était le cas dans le domaine de l'analyse des discours contemporains, ce choix renvoie au fait que je voulais déjà cerner les enjeux théoriques de l'analyse de discours, présentement le clivage avec ce qu'on appelait alors les communicologues qui abordaient les discours contemporains, par exemple le discours des présidents de la République Française, sous l'unique angle de la communication politique. Le fait de prendre connaissance à Mexico des travaux de Michel Pêcheux, puis de le rencontrer par l'intermédiaire d'une sociolinguiste, professeur de l'Université de Nanterre où j'ai fait mes études, Françoise Gadet, s'est avéré alors décisif dans mon positionnement du côté des « matérialités discursives » dans le champ de l'analyse de discours. Sur Michel Pêcheux et son trajet intellectuel, beaucoup a été dit par Denise Maldidier dans son introduction au recueil de ses textes, publiés en 1990 sous le titre *L'inquiétude du discours*. J'y ajoute juste une touche personnelle sur la question des matérialités discursives, titre d'un colloque organisé en 1980 autour de Michel Pêcheux et dans lequel je suis intervenu conjointement avec Denise Maldidier sur le discours communiste. Venu de la lexicologie politique et de l'histoire des mentalités, c'est d'abord au contact de Denise Maldidier et de Michel Pêcheux, que j'ai élargi mon horizon d'historien du discours vers la question de la matérialité du discours, à la fois du côté de la grammaire du discours et de ce qu'on appelait alors « la théorie du discours ». En matière d'approche de la matérialité syntaxique, j'ai en effet bénéficié de la soutenance en 1969-1970 de deux thèses, l'une de Denise Maldidier relative au discours sur la guerre d'Algérie dans la presse nationale française dont j'attends l'édition prochaine, l'autre de Michel Pêcheux sur l'analyse automatique du discours. Dans les deux cas, la matérialité discursive dispose de formes linguistiques au titre de la réduction des propositions situées dans l'ordre syntaxique à des énoncés de base repositionnés dans des classes distributionnelles du type des classes d'équivalences proposés par le linguiste Zellig S. Harris avec cependant une différence importante. Michel Pêcheux s'oriente alors vers la sémantique, de manière plus aisée dans une analyse automatique par ordinateur, Denise Maldidier se situe plutôt du côté des notions d'énonciation, de compétence et de

performance travaillées dans des tableaux d'équivalents syntaxiques. Mais, dans les deux cas, il s'agit bien des premières manifestations de la matérialité discursive en analyse de discours. Bien sûr, un autre support de ce courant novateur, c'est Michel Foucault et sa référence à la matérialité de l'archive dans *L'archéologie du savoir* (1969). Mais il s'agit, chez lui, au départ essentiellement d'une donnée archéologique au sens d'une simple cartographie discursive de l'espace de la pensée, au titre de ses conditions de production, le versant épistémologique de sa réflexion se situant ailleurs du côté de la notion de généalogie qu'il ne cessera par la suite de préciser, comme j'y insiste dans mes récents travaux sur cet auteur. Michel Pêcheux y ajoute donc une autre dimension sous le label « théorie du discours ». C'est ainsi que son article le plus important à mes yeux est son texte sur « Remontons de Foucault à Spinoza ». Il s'agit de son intervention en 1977 au colloque de Mexico, et c'est là que j'ai commencé à appréhender son rôle central dans le courant matérialiste de l'analyse de discours. Dans ce texte à valeur de manifeste, il propose en premier lieu d'analyser, à la manière d'Althusser, les philosophies spontanées véhiculées par les principaux courants linguistiques, de manière à ne pas se laisser enfermer dans l'idéologie scientiste des universitaires au détriment de l'approche discursive du politique. En second lieu, il renvoie à Foucault et à son questionnement épistémologique sur le champ des événements discursifs dans un même souci de ne pas se laisser piéger par les idéologies linguistiques. En troisième lieu, il rattache Spinoza à Foucault dans la lignée d'une herméneutique discursive - chez Spinoza l'interprétation des textes sacrés, chez Foucault la dimension langagière de l'expérience des sujets parlants sur la base de l'archive -, ce qui permet de penser la matérialité de l'identité et de la division du sens. Nous sommes, sur ce troisième point, plutôt du côté de Deleuze. Pêcheux en vient ainsi à définir la théorie du discours sur la base d'une théorie matérialiste des idéologies, donc en lien avec les pratiques de luttes de classe renvoyées à un principe d'identité : « Une idéologie est non-identique à soi-même, elle n'existe que sous la modalité de la division, elle ne réalise que dans la contradiction qui organise en elle l'unité et la lutte des contraires » (*L'inquiétude du discours*, 255). Là encore Pêcheux est particulièrement en phase avec Althusser comme on peut le constater dans l'édition récente d'un manuscrit inédit de ce grand penseur marxiste, *Initiation à la philosophie pour les non-philosophes* (PUF, 2014). J'y reviendrai. Tout cela se retrouve, certes de manière non d'emblée totalement explicite mais désormais pérenne, dans mes travaux en histoire du discours au tournant des années 1970-1980 pour prendre ensuite une plus grande ampleur : critique de la démarche de la linguistique fonctionnaliste en analyse de discours ; étude du champ des événements discursifs ; approche matérialiste du discours à l'horizon du concept marxiste de lutte des classes.

Quant à l'héritage de Foucault chez Pêcheux, il s'est concrétisé dans la notion de formation discursive. Je l'ai précisé dans mon article, « Où va l'analyse de

discours ? Autour de la notion de formation discursive » uniquement publié en français seulement sur le Web dans la revue électronique *Texto*, mais disponible en portugais. Là, je souligne l'importance du principe matérialiste de transvaluation immanente en analyse de discours. Ce principe renvoie au fait que des valeurs propres à un intérêt émancipatoire se transmettent à l'intérieur même du trajet d'une notion, présentement celle de formation discursive, y compris dans son moment (transitoire) d'épuisement conceptuel. En effet, sa dimension immanente, ontologique, maintient une inscription dans la matérialité de la langue, à distance de toute approche fonctionnelle du discours. La matérialité du discours, c'est donc l'élément pérenne par excellence du matérialisme historique du côté du discours. Ce fondement du processus historique matérielle - conditions de production incluses donc - consiste bien dans la transvaluation à l'horizon de l'immanence d'une identité discursive défini sur la base d'un autre principe, le principe de négation/contradiction, qui se réalise dans la lutte des classes. Ainsi se maintient en permanence le clivage avec l'approche fonctionnaliste du discours. Je vais y revenir.

C'est déjà là une réponse à la seconde partie de ta question sur l'impact de l'apport de Pêcheux en histoire du discours. D'abord l'historien du discours apparaît sur la scène universitaire avec les premiers travaux de Régine Robin. Je tiens à le souligner : elle est la première historienne, dans sa thèse, à revendiquer l'apport du tournant linguistique en histoire, non sans une très forte résistance des historiens, ce qui peut expliquer qu'elle changera assez vite de champ de recherche avec son départ à l'Université du Québec. Je participe très tôt à ce nouveau courant de l'analyse de discours, mais au début uniquement par l'apport de mes compétences méthodologiques, tant dans le domaine de la statistique textuelle que dans l'analyse des champs sémantiques, et en lien avec les avancées méthodologiques du Laboratoire de lexicologie politique de l'ENS Saint-Cloud de Maurice Tournier où j'ai fait mon mémoire de maîtrise sur le *Père Duchesne* d'Hébert, en 1971 sous la direction de l'historien Robert Mandrou, dont l'enseignement et les travaux m'ont beaucoup marqué. J'y reviendrai. Tout bouge lors du contact avec Michel Pêcheux. En tant qu'historien, j'apporte alors ma pratique de la matérialité discursive des textes, de l'archive, conceptualisée par Michel Foucault, ce qui m'incite à décrire la configuration/intrication des formations discursives. Je m'intéresse au devenir historique des porte-parole, conjointement avec le sociologue Bernard Conein, au sein de l'équipe de chercheurs, la RCP Adela, qui se réunit au début des années 1980 autour de Michel Pêcheux . Ce qui me permet de caractériser mon approche historique sous la désignation, propre à Pêcheux, de « délocalisation tendentielle du sujet énonciateur » et sur la base du performatif, donc de l'analyse des actes de langage, sous l'influence de la philosophie analytique (Austin, Searle, Wittgenstein) et de l'ethnométhodologie. Mes multiples études sur l'action des révolutionnaires, tant marseillais que parisiens, s'inscrivent dans

une telle perspective performative. Je peux déjà reformuler l'élément pérenne de mes investigations discursives dans la question suivante : comment maintenir, d'une étude discursive à l'autre, d'un corpus à l'autre, la matérialité des formations discursives interreliées au contact de sujets énonciateurs délocalisés, de la cartographie discursive du spectateur/protagoniste de mai 68 que j'ai été - voir mes Mémoires à ce sujet - à la parole des sans en passant par les stratégies discursives des porte-parole pendant la Révolution française et le discours de résistance des exclus aujourd'hui, pour ne citer que les figures majeures de mes travaux ?

Certes les changements sont tout aussi importants. Le plus notable concerne mon déplacement, en tant qu'historien du discours, vers l'histoire langagière des concepts dans les années 1980, en contact avec les travaux de Reinhart Koselleck et Quentin Skinner, et leur apport épistémologique dans le champ de l'histoire et du langage. C'est le moment où je participe, avec des chercheurs du monde entier, à la constitution d'un réseau international « History of concepts », toujours très actif. Deux notions prennent alors une importance grandissante, d'abord celle de temporalité discursive (Koselleck), à distance de tout historicisme, et sur la base des concepts d'expérimentation discursive et d'émancipation discursive, puis celle d'intentionnalité discursive (Skinner). Dans le premier cas, l'approche est directement historique, il s'agit de considérer la temporalisation de l'expérience humaine du monde avec une spécification historique propre, le fait que le temps acquière sa qualité historique, si l'on peut dire, au tournant du 18<sup>ème</sup> et 19<sup>ème</sup> siècles, période qualifiée de Sattelzeit par Koselleck, ce qui permet l'ouverture des possibles, et centralement de souligner les potentialités de l'émancipation humaine. Dans le second cas, il est question, dans une perspective phénoménologique, d'un moi perçu comme un donné au sein de l'activité de perception du monde appréhendé dans sa dimension d'espace-temps. Mettre l'accent sur l'intentionnalité historique revient ainsi à prendre en compte, dans des contextes historiques précis, l'activité du moi/agent qui renvoie à un monde multiple, hétérogène, et par là même à poser un fondement ontologique à son existence dans les termes du sens commun: quelqu'un parle de manière usuelle, donc quelque chose existe de manière commune. En bref, quelque chose existe et quelqu'un parle, comme je l'écris souvent. Ici la rectification de l'histoire de discours, sur la base de la transvaluation immanente des formations discursives coreliées, me situe bien sur le terrain d'une phénoménologie discursive, donc dans le domaine d'une expérience vécue de l'individu et du collectif appréhendable dans l'histoire par la médiation du langage. Philosophie de l'histoire et philosophie du sujet se trouvent désormais intriquées de manière complexe. J'y reviendrai.

Un autre changement dans mon parcours mérite aussi toute ton attention, celui consécutif à ma rencontre avec l'histoire des théories linguistiques, en plein développement dans les années 1980 à l'initiative de Sylvain Auroux. C'est à ce

titre que j'utilise indifféremment la qualification à mon sujet d'historien du discours ou d'historien linguiste. Pour l'historien linguiste, il s'agit de considérer l'état d'existence historique d'une langue empirique qualifiée d'hyperlangue selon l'expression de Sylvain Auroux (1998), c'est-à-dire d'un état de langue à un moment historique précis et au sein d'un espace/temps donné, où se mettent en place des schèmes de pensée, introduisant ainsi des possibles en langue, et justifiant par là même la considération de règles et de conventions, avant d'en venir au produit de ces schèmes sémiotiques, les discours eux-mêmes. C'est alors un tournant important dans mes travaux sur la langue politique de la Révolution française, qui prennent ainsi un tour plus réflexif, plus empirique. Pour autant, je conserve un lien fort à l'abstraction conceptuelle sur une base matérialiste. Ainsi je me refuse de confondre ce que l'individu perçoit de la réalité sous la forme d'une idéologie aux formes multiples, de l'idéologie spontanée à l'idéologie scientifique, et ce que l'individu investit dans une partie de la réalité, en visant un objet susceptible de transformer la réalité, et en premier lieu la lutte des classes. L'acte révolutionnaire d'appropriation du concret est une réalité matérielle qui s'inscrit dans le corps de l'homme, ce que j'appelle son individuation, et un acte d'appropriation du concret qui permet d'engager l'individu révolutionnaire dans une dynamique d'interpellation, de reconnaissance médiatisée par le langage - par exemple un mot d'ordre pour un acteur révolutionnaire -, donc de transformation pensable abstraitement sous le concept de lutte de classes.

C'est ici que l'historien du discours situe la relation de la réalité du langage au plus près du donné de l'intentionnalité discursive du moi, dont nous avons parlé plus haut. Ainsi l'existence de la langue empirique renvoie à des blocs de réalité, au sein du continuum de l'espace-temps, irréductible à un seul système de propositions générales : elle procède d'éléments linguistiques appréhendables dans leurs relations spatio-temporelles, c'est-à-dire déterminés par un espace empirique d'intersubjectivité. En d'autres termes, la langue empirique - dans mon cas le modèle de langue politique de la Révolution française - est composée d'états et de sujets cognitifs fixant le possible en langue, et donnant des instructions qui permettent aux sujets parlants de s'identifier au sein de telle ou telle pratique langagière. Matérialité, empiricité et abstraction sont indissociables dans la démarche en analyse de discours que je préconise, avec d'autres.

Le lien entre histoire du discours, histoire des concepts et histoire des théories linguistiques se fait ici sur le terrain de l'intentionnalité discursive. En effet, il s'agit, dans les deux cas, d'aborder la pensée en acte des auteurs/acteurs non pas sur la base de la question, *comment* disent-ils ce qu'ils font, au titre d'une stratégie discursive que l'analyste devrait rendre visible, mais à partir d'une toute autre question, *pourquoi* le font-ils, et présentement pour des *raisons particulières* qui s'expriment dans des croyances sincères, rationnelles et

consistantes inscrites dans des manières de penser et d'agir. L'intentionnalité renvoie au fait qu'une action n'est intelligible que sous la description discursive que l'auteur/acteur en donne. Il s'agit donc de considérer la capacité signifiante dont dispose l'acteur/auteur pour réaliser un état d'hyperlangue, étroitement lié à un état de choses du monde, et par là même de considérer son aptitude à produire des discours aux significations historiques particulières.

## *Question 2*

*Au sujet de ce colloque au Mexique, tu parles d'une scission forte (à l'intérieur du camp marxiste) entre les « praticiens » de la linguistique sociale et de la sociolinguistique (Marcellesi étant le plus connu) et les « théoriciens » du discours (ceux qui ont travaillé avec la théorie de l'interpellation idéologique d'Althusser, comme Pêcheux, Robin et vous). La scène universitaire française a-t-elle favorisé l'un de ces domaines ou les deux ont-ils fini par subir les effets de la neutralisation scientifique et le déni du politique ?*

Je l'ai dit, le fait de l'existence d'un courant matérialiste en analyse de discours a introduit d'emblée un clivage avec les approches fonctionnalistes de l'analyse de discours qui ont eu du succès jusque dans les rangs des penseurs marxistes. Le fonctionnalisme en analyse du discours, c'est une ambiance toujours dominante, mais il n'est pas question d'y attacher telle ou telle personne, dans la mesure où chaque travail en analyse de discours a son mérite propre : il vaut de manière cumulative dans notre connaissance des discours (politiques). Mais, ce qui fait problème, c'est de limiter l'analyse de discours à une discipline en quête d'institutionnalisation, donc de valorisation, et au plus près des seules avancées méthodologiques de certains courants de la (socio)linguistique, sans s'interroger sur son positionnement épistémologique au sein des sciences sociales et humaines, ce qui revient à éluder la question du matérialisme discursif jusque dans sa forme empirique commune, la construction du discours en appui sur la langue empirique dans telle ou telle démarche en science sociale.

Le propre du fonctionnalisme global - formulation que j'utilise pour le distinguer du fonctionnalisme discursif de Michel Foucault - est d'abord de minorer l'approche du langage en terme de sens commun. Cette prise de distance au nom d'une position analytique est contredite par une approche historique de la formation de la langue française à l'époque moderne. Je pense en particulier aux travaux de Francine Mazière sur le modèle académique d'une langue construite sur le sens commun bien connus chez vous, en amont de mes travaux sur la langue politique de la Révolution française et ceux de Sophie Staius (*Langage de l'enfant, langage du peuple. Qu'est ce que la vie du langage ?*, Les Presses du réel, 2012) sur l'époque contemporaine à propos de la vie du langage sur le modèle de la langue politique. Ne pas prendre en compte

le sens commun revient à considérer le langage des acteurs dans sa seule détermination par le langage d'un groupe dominant, à négliger les conditions d'existence du discours, en tant que façons d'être du fait des usages langagiers ordinaires. L'analyse de discours constituée dans cette voie est donc sans conteste bien présente sur la scène universitaire, dans la mesure elle dissèque les formes les plus diverses de l'idéologie dominante à partir de paradigme opératoire, et en son centre le paradigme de la représentation, mais qui restent pris dans le schéma de la domination. Qui plus est, elle prend appui, à l'aide d'un important savoir-faire, sur les méthodes élaborées à partir d'une réflexion sur les genres rhétoriques, les typologies médiatiques, les classements énonciatifs. Elle apporte donc beaucoup à la connaissance de la typologie et des genres du discours, et de surcroît, elle fait le lien en permanence avec les approches littéraires. Mais la considération de la matérialité du discours y est rarement présente, avec de surcroît une volonté de s'éloigner au maximum de toute réflexion philosophique sur l'intentionnalité discursive au nom du refus de la phénoménologie du discours. Elle s'écarte donc de la prise en considération de la réflexivité des acteurs, et de son fondement dans une ontologie discursive, bien présente chez Foucault sous la notion d'ontologie sociale. C'est là le point faible du fonctionnalisme en analyse de discours: réduire Foucault à sa méthode archéologique, donc hors de toute son approche centrale de la généalogie historique, ce qui rend peu compréhensible le moment dynastique de transition vers la démarche généalogique, au début des années 1970, et l'apport méthodologique du fonctionnement discursif en son sein. Il en est de même du concept de formation discursive, en lien à l'archive comme a priori historique, qui devient incompréhensible, nous semble-t-il, dans la mesure où il n'y est plus question de l'ouverture des possibles sur la base d'une formation discursive configurant ce qui est donné par la réalité de l'expérience historique. Nulle considération sur les conditions de possibilité du discours, sur qui ouvre une perspective historique au sein de l'approche fonctionnelle d'un événement discursif.

En fin de compte, l'analyse de discours "fonctionnelle" s'en tient à la seule question des effets discursifs que produit tel ou tel mécanisme linguistique sur les actions avec une position de l'analyste de discours en surplomb, donc comme seul apte à la réflexivité analytique. Nul abord des effets de savoir qui s'inscrivent dans le continuum de la théorie du discours aux pratiques discursives, et qui permettent de situer le discours dans des rapports de force, voire des luttes de classe. Il s'agit alors seulement de dresser un répertoire de stratégies discursives, sur la base des mécanismes de l'opinion, - de la formation historique de l'opinion publique aux médias contemporaines - , et de classer des régularités discursives définies non seulement à partir des catégories de la linguistique pré-saussurienne, mais aussi des catégories rhétoriques depuis Aristote.

### Question 3

*Cette scission à l'intérieur des analystes du discours reflétait-elle et renvoyait-elle à différentes positions dans la pratique politique ? Comment les « praticiens » et les « théoriciens » se situaient-ils par rapport au PCF ? Militez-vous au parti aujourd'hui ?*

Certainement, cette scission recoupait dans les années 1970 un clivage entre des intellectuels du PCF : d'un côté, ceux qualifiés des « rénovateurs » et dont l'hebdomadaire *France Nouvelle* se faisait souvent l'écho, mais ils étaient surtout présents dans les milieux de l'intelligentsia parisienne ; de l'autre côté, des intellectuels militants proches de la direction du parti et de son organe de presse, *L'Humanité*, donc engagés auprès des camarades soviétiques. Dans le milieu universitaire, la province était mieux représentée parmi eux, et ils témoignaient souvent d'un ancrage régional. Cette scission était également un héritage de visions différentes du marxisme. Pour souligner le trait de manière rapide, il s'agit d'un côté d'« un théoricisme » très marqué par la tradition philosophique allemande, Marx inclus, même si la référence au vécu historique y est présente, mais sous une modalité particulière. En effet la référence appuyée à la phénoménologie de l'expérience se traduit ici par une approche du vécu historique comme un donné perçu dans un lien à la fois d'intériorité et d'extériorité à l'idéologie, conçue comme un ensemble de croyances et d'interprétations. Démarche phénoménologique qui se présentait comme la seule apte à penser les concepts organiques du marxisme. Dans le camp « adverse », le marxisme était considéré comme un humanisme, susceptible de situer l'existence de l'individu et de ses pratiques dans la perspective de l'émancipation humaine. Le rapport à l'histoire du vécu historique n'était pas d'ordre phénoménale, mais de nature historiciste. L'histoire humaine dans sa version progressiste n'est autre alors que l'histoire linéaire des révolutions et de leur capacité à libérer l'individu, par son action propre et collective, des déterminations sociales du capitalisme. Il en ressort, dans le champ de l'étude des conditions de production du discours, des pratiques fort différentes de l'analyse de discours, plus orientées vers la « pratique théorique » d'un côté, et plus marquées par l'action pratique en prise sur les initiatives militantes du parti d'autre part. Denise Maldidier était une des rares analystes du discours à avoir bien perçu les avantages et les limites de chaque courant sur le plan proprement politique, tout en étant très engagée théoriquement du côté des partisans de la matérialité discursive. Mon engagement dans l'analyse de discours, sur lequel j'ai fait récemment le point avec mes amis israéliens [« L'engagement d'un historien du discours : trajet et perspectives », *Argumentation et analyse du*

*discours* (n°1, 2013) <http://aad.revues.org/1599>.] est alors très proche de sa position avancée. Voyageant à deux reprises en URSS avec des camarades soviétiques, futurs cadres du parti particulièrement cultivés et qui ont sans doute continué leur carrière avec succès après l'effondrement des pays communistes, je me fais ainsi une opinion essentiellement politique à leur sujet. De ce fait je suis plus sensibilisé aux initiatives du parti communiste français, en particulier au sein du Centre de recherches et d'études marxistes (CERM) que je fréquente tous les samedi matin, étant enseignant en histoire-géographie dans la semaine. Je suis par ailleurs de toutes les manifestations, mais je garde un attachement fort au groupe des althussériens, d'autant que Jacques Rancière, tout aussi atypique que Pêcheux au sein de ce groupe, avait été mon professeur de philosophie au lycée Carnot, à Paris. Et, hormis mon fort attachement aux textes d'Althusser, à vrai dire lus progressivement du fait de leur publication sur la longue durée, c'est lui que j'ai le plus lu, et qui m'a le plus marqué.

Pour répondre enfin à la dernière partie de ta question, jeune étudiant ayant adhéré à l'Union des étudiants communistes en 1967, je reste très proche du parti de 1972 à 1981, certes en y militant de manière occasionnelle. C'est l'affaire Fiszbin, remettant en cause la présence des rénovateurs dans le PCF, qui m'amène à ne pas renouveler mon adhésion, sans pour autant adhérer à un autre parti de gauche. Mon grand-père communiste était un militant connu dans sa région, à la fois viculteur et responsable d'une section CGTU à Narbonne. Je reste fidèle à sa mémoire et à ses choix. A ce titre, j'ai maintenu une présence dans l'action civique avec un temps fort, ma position de co-organisateur des Comités liberté-égalité-fraternité au moment du bicentenaire de la Révolution française. Par ailleurs, le moment où, au cours des années 1990, je travaille sur la parole des exclus, avec des anthropologues, et plus largement sur la parole des sans, témoigne également de mon engagement civique de chercheur. Il s'agit alors de rendre visible l'idée de communisme dans le mouvement social et ses luttes à partir de la question suivante : la lutte contre l'inégalité relève-t-elle exclusivement d'une justice apte à redistribuer les moyens de jouissance à part égale, ou nécessite-t-elle également la reconnaissance de la dignité individuelle pour tout un chacun ?

Actuellement, je suis présent auprès des camarades communistes du Front de gauche, et je soutiens leur initiative. Il faut citer également ma présence modeste dans la revue *Actuel Marx*, dès sa formation. Je reste donc communiste. Un ami espagnol m'a interpellé à ce sujet récemment dans un entretien sur mes mémoires de mai 1968 [Entrevista para Toni Ramoneda, « Memorias de mayo del 68. Pensar el pasado para interpelard el presente », *La Maleta de Portbou*, mai-juin 2014, p. 76-81]. Je lui ai répondu que la visibilité actuelle de ma manière d'agir en communiste n'est pas évidente, je le reconnais donc. Est-ce uniquement une question de pensée en acte ? S'agit-il de maintenir ce qui est passé dans la dispersion qui lui est propre au sein même du présent, donc de s'en

tenir à une certaine idée du communisme ? Je lui précise alors que je pense pouvoir concrétiser mon engagement de chercheur communiste à partir de mes Mémoires de 68 selon trois volets à résonance marxiste : le rôle majeur de la praxis comme forme de vie, l'importance des porte-parole en tant que porteur de l'assentiment à une vérité révolutionnaire - c'est le thème central de mes travaux sur la Révolution française - et les modalités de résistance à la norme dominante, sous la forme de l'interpellation langagière du sujet sous la modalité du dire-vrai, donc d'un savoir incertain investi dans la lutte des classes. Je me concentre actuellement sur ce sujet à propos de la question décisive de l'interpellation du sujet selon Althusser, et de sa manière de conceptualiser la pratique révolutionnaire, en lien avec une grammaire de la lutte des classes présentée dans un récent numéro d'Actuel Marx. Et j'en conclus : formes de vie, praxis et grammaire du langage sont indissociables, par le fait même d'une inquiétude historique créative, dans l'expérience partagée hier et aujourd'hui du communisme.

#### *Question 4*

*Une fois posé le constat d'un tel effet de neutralisation scientifique de la position matérialiste, en quoi ta connaissance du marxisme t'a permis de te tenir dès le départ du côté d'une « théorie du discours » ?*

Dans le contexte intellectuel que je viens de décrire, l'effet de neutralisation scientifique a donc beaucoup joué contre l'approche matérialiste, devenue minoritaire. De même le déni du politique a travaillé contre elle, de par ses liens avec la matérialité historique telle qu'elle se définit de diverses manières dans la tradition marxiste. J'ai beaucoup lu sur le marxisme, surtout dans mes années de lycée et d'études universitaires, Marx, Lénine, Gramsci essentiellement, et je continue certes, mais par périodes. Présentement je relis Gramsci à propos de son lien intrigant avec Wittgenstein mis en avant par des chercheurs italiens, en particulier Lo Piparo. Enfin ma connaissance philologique du corpus marxiste porte essentiellement sur les écrits du jeune Marx des années 1840, son contexte intellectuel (ce qu'on appelle "la misère juive" et "la misère allemande" dans son dialogue avec Heine), et sa lecture/reprise par Gramsci dans les *Cahiers de prison*. Par ailleurs, mon abord de la problématique marxiste est bien sûr fortement marqué par Althusser, dont je cite ici le propos suivant: « La *problématique* d'une pensée ne se borne pas au domaine des objets dont son auteur a traité, parce qu'elle n'est pas l'abstraction de la pensée comme totalité, mais la structure concrète et déterminée d'une pensée, et de *toutes les pensées possibles de cette pensée* » (« Sur le jeune Marx. Questions de théorie », *Pour Marx*, Paris, Maspero, 1966, p. 65). Je m'inscris donc dans une conception du marxisme qui ouvre la pensée aux possibles au sein de contextes historiques déterminés, ce que Gramsci a rendu compte par le concept de "traductibilité

des langages et des cultures”. Ici se situe, selon moi, l'immanence historique du matérialisme historique. Ce que j'entends alors par la matérialité discursive à l'horizon du maxisme, je peux en préciser là encore la consistance historique sur la base de mes travaux sur la langue politique pendant la Révolution Française. Je considère ainsi, avec Gramsci, que « le langage des jacobins, leur idéologie, leurs méthodes d'action reflétaient parfaitement les exigences de l'époque » (*Cahiers de Prison*, Cahier 19, § 24, Paris, Gallimard, 1991, p. 74), soulignant ainsi la portée, pendant la Révolution française, d'un langage dont le penseur italien regrette qu'il soit devenu une « abstraction », j'ajouterai de type holiste, alors que les Jacobins étaient avant tout des « réalistes », c'est-à-dire qu'ils investissent leur capacité d'abstraction dans un concret transformable, donc en traduisant les mots d'ordre du mouvement révolutionnaire dans des concepts nouveaux, du concept de terreur à celui d'institutions civiles. Réalisme s'entend ici d'un discours ancré dans l'agencement empirique du monde. Gramsci fait référence alors à « l'analyse du langage jacobin dans *La Sainte Famille* » de Marx, - qui, - et c'est là que revient la notion matérialiste de traductibilité - , « pose comme parallèles et interchangeable le langage juridico-politique des jacobins et les concepts de la philosophie classique allemande ». Marx s'intéresse donc à la portée organique, à partir de sa dimension matérialiste, de la langue jacobine. Langue de « la réalité effective » (*Wirklichkeit*), cette langue politique organique nous entraîne vers une dynamique de constitution de l'activité révolutionnaire, sur la base d'une connexion permanente entre le langage et le réel, la pensée et la réalité poussée jusqu'à « la coïncidence » entre des conditions langagières – ici la langue jacobine – et l'activité révolutionnaire. Une langue donc toujours actuelle dans la mesure où elle permet encore aujourd'hui l'intégration du politique au réel, lorsqu'il se manifeste, en pensée et en action, dans sa « naturalité immanente », sa matérialité propre, au sein du mouvement social. Le débat récurrent autour de la figure de Robespierre en témoigne avec éloquence -voir le récent ouvrage de Marc Belissa et Yannick Bosc sur *Robespierre. La fabrication d'un mythe* (Ellipses, 2013).

### Question 5

*Denise Maldidier a un rôle complexe dans l'Analyse du Discours : depuis la soutenance d'une thèse sur la guerre de l'Algérie, à la fin des années 1960, jusqu'à la publication de L'Inquiétude du Discours pendant les années 1990. Que pensez-vous de son rôle ?*

Je viens d'insister sur son rôle central, à l'égal de Michel Pêcheux, dans la mise un place d'un point de vue sur la matérialité discursive dès la fin des années 1970. Il en est de même de l'importance de son rôle dans la constitution du champ de l'histoire et de la linguistique, au travers de ses recherches communes avec Régine Robin au cours des années 1972-1976. Mais ce qui rend très délicat ma réponse à ce que tu me demandes, c'est que durant un long moment de son

itinéraire de chercheuse, les années 1978-1994, mes travaux linguistiques en analyse de discours se confondent avec les siens. Quinze années de recherche commune donc, soit dix neuf publications sur des corpus très divers, - des discours de la Révolution française aux discours contemporains - , en passant par des réflexions théoriques et méthodologiques sur la constitution du corpus, l'analyse de discours, l'archive, les gestes de lecture, la mémoire discursive et le trajet des historiens du discours. Une partie en a été publiée dans *Discours et archive*, ouvrage préparé par nos soins communs, Denise, Régine et moi, mais que Denise ne verra pas à cause de sa disparition tragique le 28 août 1992. Toute ma formation d'analyste de discours se trouve dans ce moment de recherche à quatre mains.

Ce qui j'y ajoute, ce sont des synthèses discursives, en particulier sur les discours de la Révolution française, et de nouvelles perspectives dans le lien avec l'histoire des concepts et l'histoire des théories linguistiques comme je l'ai déjà dit. Denise m'a donc énormément apporté, et elle m'a même ouvert à des domaines de recherche que je n'imaginai pas explorer au début, en particulier l'histoire des femmes. En effet, l'histoire des femmes et du genre a pris une importance grandissante d'une décennie à l'autre, tout en restant un chantier modeste en regard des travaux des chercheuses les plus avancées en ce domaine, en particulier Dominique Godineau, Christine Fauré et Anne Verjus pour la période révolutionnaire.

Cependant l'apport de Denise Maldidier dont il est ici question, certes sur la base de ses travaux propres et collectifs, se marque dans sa lecture de Pêcheux. En premier lieu cette lecture montre son intérêt pour des penseurs « marginaux », à l'exemple de Michel Pêcheux - elle commence sa présentation de son œuvre par ses mots : « Michel Pêcheux à été peu lu de son vivant », à l'égal de son intérêt pour le discours des figures communistes de résistance, ainsi d'Henri Fiszbin, le secrétaire de la Fédération de Paris écarté par la direction du PCF pour « opportunisme » au début des années 1980. En second lieu, cette lecture renforce le geste de lecture propre à l'analyse de discours face au sens et à l'événement sur la base de l'archive, ce qui suppose de considérer dans l'énoncé conjointement la matérialité du discours et la matérialité de l'archive. En troisième lieu, elle circonscrit une manière propre de faire, à travers le cas Pêcheux, l'histoire de l'analyse du discours, en suivant au plus près la question de la matérialité : d'abord, avec la notion de conditions de production, à l'aide d'une référence « extérieure » au matérialisme historique ; ensuite, avec la notion althusserienne d'interpellation du sujet dans la quête du sujet écrivain/lisant qui introduit de l'intérieur à la matérialité de l'interdiscours, sur la base de l'analyse des structures linguistiques du préconstruit d'une part, et de l'étude de l'articulation des énoncés d'archive d'autre part. De ce fait s'ouvre un nouvel enrichissement de la notion de formation discursive sur la base du principe matérialiste de contradiction, ce qui suppose une formation discursive

non-identique à elle-même. Enfin, cette lecture met l'accent sur le moment de la déconstruction de l'analyse de discours, avec le cheminement à peine entamé par Pêcheux vers l'hétérogénéité discursive, par la prise en considération de l'autre dans le discours du sujet sur la base de la lecture d'archive. Il n'était plus question alors de théorie du discours, mais plutôt de l'ordinaire du sens en lien avec une lecture non subjective de l'archive, compte tenu de dispositifs discursifs non stabilisés. Certes un tel trajet de l'analyse de discours, pensé par Denise Maldidier sur la base de l'aventure intellectuelle de Michel Pêcheux, se termina sur un échec face à l'institution de recherche, ce qui ne fut pas sans de graves conséquences pour le devenir du courant matérialiste de l'analyse de discours. Certes c'est le temps de la table rase : d'une part la notion de formation discursive a perdu son fondement ontologique, affaiblissant ainsi la référence à la matérialité de l'archive, d'autre part la question du corpus est déstabilisée, et enfin le sujet analyste prend en partie la place du sujet historique. Cependant l'abord de Pêcheux par le biais d'une histoire à la fois matérielle et signifiante de l'analyse du discours recèle en son sein toutes sortes de potentialités, de possibles pour repositionner l'analyse du discours du côté de la matérialité de la langue et de l'archive. Reste à évaluer l'apport de ses potentialités ces trente dernières années, qui renvoient à une toute autre histoire de l'analyse de discours. L'entreprise n'est pas simple, et j'attends beaucoup des chercheurs brésiliens pour la mener à bien. En France, faute d'équipes, de laboratoires, de projets centrés sur les possibles d'une exploration de la matérialité discursive, nous sommes confrontés à des chercheurs singuliers, que toi-même et nos amis brésiliens connaissent bien pour les avoir rencontrés et publiés. Par ailleurs de nouveaux chantiers sont apparus au contact de l'enrichissement des perspectives des sciences sociales et humaines. En ce qui me concerne, il s'agit d'abord de l'étude des porte-parole et de l'événement discursif du côté de l'histoire des pratiques langagières, et son ultime transvaluation dans mes Mémoires de mai 68. Ici, *quelque chose existe* - un intérêt émancipatoire inscrit au cœur même de la connaissance du concret - et *quelqu'un parle*, une voix oubliée, la voix de l'acteur de mai 68 en relais de la voix du porte-parole des Révolution française (1789, 1830, 1848, 1871, 1936). En second lieu, nous avons voulu mettre en place une histoire des idées linguistiques qui se connecte directement à l'histoire de la langue française comme histoire du sens commun, support du jugement de l'opinion publique en formation dès les Temps modernes. C'est dans ce cadre que se situe l'invention conjointe du Tiers-Etat comme acteur de la révolution et de la sociologie comme nouveau regard sur l'ordre social, en lien avec mes nombreuses publications sur *Sieyès et l'ordre de la langue*, par ailleurs inventeur de la sociologie, du moins du mot. En troisième lieu, nous avons proposé une histoire langagière des concepts qui pense, à partir de l'histoire discursive d'une configuration disséminée de notions incarnant les figures à la fois du sens et du non-sens, principalement la figure du moi/individu dans l'ordre social. La question de

l'abord de l'individu historique dans ses formes langagières d'expressivité sur la base de principes matérialistes est actuellement au centre de mes préoccupations.

Résumées à grands traits, mes recherches présentes développent la question de la matérialité discursive en lien avec des corpus d'archives déterminés dans deux directions : une généalogie discursive et historique de l'ordre social d'une part, une phénoménologie discursive de l'individu révolutionnaire étendue à l'homme européen d'autre part, tout en privilégiant, au sein de l'historicité des temps modernes et contemporains, des temps de transition, les tournants des 18ème-19ème siècles et 20ème-21ème siècles.

### *Question 6*

*Nous aimerions que tu nous parles plus précisément de l'abandon de la notion de conditions de production par les historiens du discours. L'abandon a-t-il été partagé par Pêcheux ou est-il arrivé après sa disparition ?*

La notion de conditions de production proprement dite était très présente dans les débats des années 1970 entre les marxistes. Et à juste titre, puisqu'elle permet de souligner la part dominante des conditions matérielles propres à instaurer la domination idéologique. Cependant elle a en grande part « lexicalement disparu » du fait de sa connotation trop forte du côté de l'extériorité, donc de la seule nécessité historique, réduisant ainsi d'autant la marge d'autonomie du sujet historique. Je crois d'ailleurs qu'Althusser l'utilise de moins en moins dans ses derniers écrits. De fait la mise en avant du sujet clivé, par Michel Pêcheux, rendait impossible une vision purement historiciste des déterminations sociales. Il convient désormais de penser, à l'intérieur même de la tradition marxiste, le lien entre philosophie de l'histoire et philosophie du sujet et d'en mesurer l'impact dans une histoire des pratiques langagières qui considère la matérialité propre des sujets parlants sur la base d'une ontologie sociale, du principe matériel d'individuation du corps humain au principe langagier d'individualisation du sujet agissant. Mais il n'est pas dit, par ailleurs, que la notion de conditions de production ne se soit pas transvaluée dans d'autres formulations, chez Pêcheux, avec la référence à « la délocalisation tendantielle des sujets parlants », voire chez Foucault, qui lit beaucoup Marx, en particulier le premier livre du *Capital*, donc prend en compte nombre de ses analyses, mais le cite rarement. Ainsi Foucault s'intéresse aux conditions historiques du développement du capitalisme, selon Marx, pour comprendre ce qu'il est de la généalogie historique des mécanismes de pouvoir dans l'assujettissement des sujets parlants. C'est une manière de transvaluer la notion de conditions de production, je pense. En bref, la notion de conditions de production, si elle a en partie lexicalement disparu des travaux en analyse de discours, existe toujours de manière transvaluée, et reste donc un élément

pérenne de la matérialité discursive. Elle s'est intériorisée en quelque sorte, sur la base du refus de tout dualisme entre l'intérieur et l'extérieur, en particulier le mental et la réalité, donc à l'horizon de l'intentionnalité historique. Elle s'est agrandie, si l'on peut dire, par l'adjonction des conditions d'existence et des conditions de possibilité, en amont et en aval des conditions de production : les façons d'être constituent un soubassement à la production des discours, selon des formes déterminées, ce qui ouvre des possibles au sein même de l'historicité des discours.

### *Question 7*

*La théorie de l'interpellation idéologique d'Althusser représentait-elle un obstacle à la prise en compte de l'historicité des pratiques langagières (en particulier celles des classes dominées) ?*

J'ai sans doute dit une telle chose dans les années 1970, très préoccupé alors par la place trop importante accordée au poids des classes dominantes, sous le label de l'interpellation idéologique. Mais je le reconnais sincèrement, j'avais mal lu l'article d'Althusser à ce sujet, et la manière dont il intègre ce processus au sein de son approche globale de l'ajustement de théorie à la pratique. Ma lecture assez récente de son *Initiation à la philosophie* me le confirme. D'ailleurs il suffit, je pense, de lire les travaux d'orientation marxiste de Judith Butler, une des principales représentantes de la « gender history », pour comprendre mon erreur initiale. Je renvoie tout particulièrement à son chapitre sur « La conscience fait de nous tous des sujets. L'assujettissement selon Althusser » dans un ouvrage au titre significatif de l'intérêt renouvelé, dans le marxisme, pour la construction de soi face aux mécanismes du pouvoir, *La vie psychique du pouvoir*. Dans son fameux article de 1971 sur « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat », repris dans son *Initiation à la philosophie*, Althusser considère la manière dont le sujet est interpellé par la loi pour s'y assujettir, mais dans la division du sens à donner à un tel acte d'interpellation. Il désigne en effet une scène originaire d'interpellation où le sujet fait retour de soi vers soi par la médiation du langage. Ainsi, c'est sur un tel mode performatif - un acte de langage donc (Butler parle d'agency, nous allons y revenir) - que se constitue la réflexivité du sujet. Ce qui explique que l'assignation inaugurale du sujet anticipe certes la loi, mais elle permet aussi une réassignation sous la forme d'un acte réflexif par lequel je peux soit me soumettre, soit résister à la loi.

Sur une telle base épistémologique, la prise en compte de la réflexivité discursive a été décisive dans le « tournant cognitif » de l'analyse de discours, comme le montraient déjà les travaux d'un sociologue proche de Pêcheux, Bernard Conein. Soit l'exemple de l'assignation de genre, selon Butler. Une fois considéré l'acte réflexif par lequel on répond à l'autre par une assignation de genre, le genre se concrétise dans des formes historiques d'adresse, des

pratiques langagières qui peuvent défaire les institutions sociales en marquant l'implication des vies individuelles. Il est désormais question, dans les pratiques langagières de genre, et du sujet et de l'objet, comme le dit Foucault, - traduisons du soi et de l'institution -, d'une historicité pleine et entière. C'est déjà une manière de légitimer mon engagement, depuis une vingtaine d'années, dans l'histoire des femmes et du genre.

Dans la problématique qui nous mène au concept d'agency en analyse de discours, le sujet est donc interpellé par quelque chose qui le subordonne, au titre même du fait qu'il parle. Ainsi, l'acte même d'énoncer un nom nous renvoie à quelque chose qui existe socialement et à un sujet qui parle dans un espace donné. Une telle prise en charge originaire du sujet, dans le langage même, procède d'une individualisation, certes subordonnée à une domination, mais qui permet, par retournement, la formation d'une conscience réflexive de soi située dans un processus de subjectivation/désobjectivation. L'importance d'une telle approche de la scène originaire d'interpellation du sujet, pensée au départ par Althusser en terme marxiste, n'est donc plus à démontrer, je crois. En effet, une telle dimension ontologique du sujet met en évidence une scène d'interpellation, comme condition de possibilité d'une action propre des hommes et des femmes face au pouvoir dominant. L'agency renvoie alors à une *puissance d'agir* qui n'est pas une volonté inhérente au sujet, plus ou moins attestée, mais le fait d'un(e) individu(e) qui se désigne comme sujet sur une scène d'interpellation marquant la forte présence d'un pouvoir dominant. A ce titre, rendre compte de soi, dans telle ou telle action féminine, part nécessairement d'une ontologie du soi, en constituant une économie de soi et une performance du soi qui permettent de négocier son autonomie - plus le sujet explicite le modèle qui le détermine, plus il se donne une puissance d'agir - sur la base d'une telle singularité précisée dans l'immanence même de sa parole. De cette approche "interpellative", on peut conclure que le fait même d'identifier dans les actions féminines une scène linguistique originaire permet au sujet de se produire par sa propre action. La puissance d'agir n'est ici possible que par le maintien d'une telle scène originaire, qui permet des réappropriations, donc l'ouverture d'un champ des possibles sur la base des conditions originaires d'une certaine puissance d'agir, ce qui explique l'extrême complexité des recontextualisations identitaires de formations discursives fragmentées au sein même d'un tel mécanisme d'interpellation dans le champ du genre. Avec ce concept d'agency, c'est bien la voie ouverte à un étude précise de l'action féminine dans l'histoire. Et je l'ai empruntée dans mes travaux en histoire des femmes et du genre.

En quoi cela relève-t-il alors d'un tournant cognitif de l'analyse de discours, et donc à des formes nouvelles de la matérialité discursive ? C'est sans nul doute Marie-Anne Paveau qui va le plus loin dans cette nouvelle épistémologie de l'analyse de discours. Cette chercheuse est bien connue au Brésil. Elle nous dit de nous intéresser au rapport de la discursivité à la réalité. Elle précise ce qu'il

en est des matérialités discursives composites, la matérialité éthique incluse, dans la lignée des réflexions de Michel Pêcheux. De l'analyse d'événements discursifs, elle déduit une réflexion sur la matérialité de la vertu discursive. L'environnement cognitif, la réalité donc, équivaut à des conditions de production et permet de comprendre ce qu'il en est du discours problématique, donc non nécessairement conforme aux normes partagés. Pour l'historien du discours, cette recherche du sujet et de l'objet, donc de matérialités historiques multiples, y compris les matérialités technodiscursives, en appui sur l'approche du sujet en terme d'interpellation, s'avère actuellement très fructueuses. Elle permet en particulier de cerner tout ce qui relève de la position d'un citoyen incertain, donc pris dans l'inquiétude du discours, en particulier au niveau européen. Pour ma part, c'est dans le cadre d'une interrogation très récente sur une phénoménologie discursive de l'homme européen que je me situe au sein d'une recherche de ce type. A suivre Michel Foucault, « l'inquiétude d'aujourd'hui » de l'homme européen ne porte plus sur son inscription dans une temporalité historique déployée antérieurement de manière linéaire, mais est désormais ancrée dans nos manières d'être au sein d'une société perçue comme naturelle. Il est question, dans cet espace européen, des modes cognitifs de présence de « l'espace du dehors » en nous-mêmes, espace tissé par le réel de relations instables, donc hétérogènes mais qui me revient dans mon regard comme un espace concret ouvert aux possibles. Nous en revenons, en fin de compte, à ce que Michel Pêcheux, lecteur de Spinoza et Foucault, théorise lorsque il dit que l'analyse du discours ne cesse de faire travailler les principes qui constituent l'ontologie sociale, du principe d'individuation/contradiction au principe d'individualisation/connexion, en les concrétisant dans des réalisations langagières propres à la subjectivation/désobjectivation d'une part et à la lutte située à la frontière du sens et du non-sens, la lutte des classes donc, d'autre part. Ainsi le sens nous résistant, nous échappant en permanence, nous nous devons de tendre vers la compréhension des formes les plus radicales de la matérialité discursive pour l'appréhender, le comprendre. La radicalité initiale de la matérialité discursive reprend l'ensemble de ses droits, tout particulièrement avec le retour à la notion de formation discursive. D'une transvaluation à l'autre. cette notion se situe désormais du côté d'une sociologie cognitive du langage, par le fait de sa valeur structurante de totalisation d'un réel discursif constitutif des scènes d'interpellation du sujet social. J'en conclus donc que la scène althusserienne de l'interpellation idéologique concerne tout autant les classes subalternes (Gramsci) que les classes dominantes. C'est du moins la leçon que j'en ai tiré, dès mes recherches des années 1990 sur *La parole des sans*.

### *Question 8*

*Puisque tu viens d'introduire le concept d'agency dans ton "parcours matérialiste", tu peux nous en dire plus. En quoi cela explique ton intérêt renouvelé pour l'histoire des femmes.*

Partant de Judith Butler, dont nous venons de parler, nous nous situons ici d'emblée sur le terrain d'une subjectivation: cette notion est différente de la conscience de soi, tout en étant au plus proche du langage. A ce titre le sujet n'est pas donné d'emblée, mais il est interpellé par quelque chose qui le subordonne, au titre même du fait qu'il parle. Ainsi, l'acte même d'énoncer un nom nous renvoie à quelque chose qui existe socialement et qui parle dans un espace donné. Une telle prise en charge originaire du sujet, dans le langage même, procède d'une subjectivation, certes subordonnée à une domination, mais qui permet, par retournement, la formation d'une conscience de soi située donc de manière seconde dans le processus subjectif. L'importance d'une telle approche externaliste de la scène originaire d'interpellation du sujet prend alors toute son importance dans le cas du genre. De fait, une telle dimension ontologique du sujet met en évidence une scène d'interpellation, comme condition de possibilité d'une action propre des femmes face au pouvoir dominant. L'agency renvoie alors, nous l'avons déjà dit, à une *puissance d'agir* qui n'est pas une volonté inhérente au sujet, plus ou moins attestée, mais le fait d'une individu qui se désigne comme sujet sur une scène d'interpellation marquant la forte présence d'un pouvoir dominant.

De cette approche, on peut conclure que le fait même d'identifier dans les actions féminines une scène linguistique originaire permet au sujet de se produire par sa propre action. La puissance d'agir n'est ici possible que par le maintien d'une telle scène originaire, qui permet des réappropriations, donc l'ouverture d'un champ des possibles sur la base des conditions originaires d'une certaine puissance d'agir, ce qui explique l'extrême complexité des recontextualisations, des formations identitaires associées à un tel mécanisme d'interpellation dans le champ du genre. Avec ce concept d'agency, c'est bien la voie ouverte à un étude de plus en plus précise, dans la voie de l'histoire du genre, de l'action féminine dans l'histoire.

### *Question 9*

*Tu parles aussi souvent dans tes travaux récents de nominalisme politique et d'ontologie sociale ? Peux-tu préciser l'usage de ces notions ? En quoi elles enrichissent-elles ta perspective matérialiste ?*

Disons présentement, et pour aller vite, que le propre du nominalisme (politique) consiste à situer la réalité empirique de l'individu social, son nom propre, à la source du sens institué par l'événement émancipateur. C'est pourquoi j'accorde, comme nous l'avons vu, tant d'importance à la question épistémologique de l'empirisme, dans son lien au matérialisme. Donc, avec le nominalisme, il est question au départ d'une ontologie sociale, en référence à une entité sociale, l'individu empirique confronté aux autres individus au sein de la société, que l'on convoque lorsque l'on parle de quelque chose. La connaissance des

opérations qui concrétisent une telle entité, nous la fait connaître, donc relève de la cognition sociale, au plus près de quelqu'un, celui qui parle. Quelque chose existe, l'individu empirique, et quelqu'un parle, le sujet politique de la langue, telles sont les caractéristiques ontologiques du nominalisme politique qui ouvre à une forme de connaissance, qui n'est pas un savoir analytique mais relève d'un processus de cognition sociale situé au plus près de l'artifice construit par l'esprit humain de manière externalisée, donc au plus près du concret. C'est dans mon dialogue avec une nouvelle génération de politistes, partisans d'une histoire sociale des idées politiques, que j'ai développé une telle articulation entre ontologie sociale, cognition sociale et généalogie des valeurs. Sans entrer dans l'argumentation, présentée dans un entretien avec eux auquel je renvoie, je résume ma proposition en la matière dans les termes suivants: "L'ontologie sociale décrit les manières de penser, de parler, d'agir des hommes en société à partir de ce qu'ils font et la façon dont ils le font. On peut ici concevoir qu'une ontologie sociale des idées politiques renvoie à ce qu'il en est des règles et des systèmes de formation et de dispersion des idées, sous la description d'actions situées /.../ La cognition sociale considère les formes d'individuation et de construction des entités sociales, ce qui suppose la connaissance d'opérateurs spécifiques de production des relations sociales. En appréhendant ces opérateurs de la cognition sociale d'un point de vue intentionnel, c'est leur lien avec les opérations des acteurs eux-mêmes qui fait l'objet de descriptions idéelles /.../ Le troisième volet d'une possible histoire sociale des idées, l'approche par les valeurs, conjoint les volets de la cognition sociale et de l'ontologie sociale du point de vue de la valeur des valeurs. C'est là où peuvent s'estimer, s'évaluer les rapports de force."

Par rapport à mon approche de la langue politique pendant la Révolution française, je peux dire qu'en révolution la tradition nominaliste revivifie le fait d' « être compté pour quelque chose » (Robespierre) par l'instauration du pouvoir instituant de la volonté collective au sein d'une Assemblée nationale, donc par contraste avec l'ancien régime où le peuple et les individus en son sein n'étaient rien, n'occupaient donc aucune place légitime. A ce titre la tradition nominaliste est au fondement même des traductions républicaines institutives, sans s'y confondre. Elle a un rôle régulateur, mais non déterminant. En effet, elle définit par exemple l'ontologie négative de l'égalité au sein de la société par la formule "Ne fais point de tort à autrui", mais elle n'en détermine pas positivement ce qui en fait une spécificité politique dans la tradition égalitaire, c'est-à-dire l'égalité comme réciprocité de la liberté. Elle procède donc d'une ontologie historique qui se retrouve dans l'invention de la société à partir de diverses formes d'artifices politiques basées sur un individualisme social, pour ne pas dire sociologique, mais qui laisse ouverte le champ des possibles de leurs réalisations républicaines propres.

### Question 10

*Que reste-t-il et qu'est-ce qui n'est plus pertinent dans la théorie marxiste de l'histoire ?*

Parler de théorie marxiste de l'histoire, c'est déjà un énorme problème en soi. Pour ma part, je préfère parler du positionnement de la philosophie de l'histoire dans la tradition marxiste sur une base matérialiste, ce qu'on appelle communément le matérialisme historique. A ce titre, il convient d'abord de remonter aux sources de la philosophie de l'histoire du temps des Lumières, et de sa connexion avec le matérialisme. De fait, le XVIIIème siècle impose, avec la pensée analytique des Lumières, une autorité du réel par une réflexion renouvelée sur la civilisation matérielle et le primat des pratiques. Le nouveau discours critique procède alors d'une matérialisation du réel. Au-delà de ce rappel d'un matérialisme analytique bien connu, il est moins souvent souligné que ce point de vue matérialiste défini, avec Diderot, l'individu comme « un centre où tout se rapporte » (article *animal* de *L'Encyclopédie*). Le terme "matérialiste" prend le pas sur l'analytique, si l'on peut dire. Diderot, dans la lignée de Leibniz, distingue ainsi l'identité réelle, donc la part d'inconscient perceptif propre à chaque individu, de l'identité personnelle, ce qui lui permet de pointer le passage décisif de l'individualité naturelle à la conscience de soi, et plus précisément à l'unité du moi. Mais, situant l'individu hors de toute analogie préétablie entre le réel et l'ordre des sensations, Diderot le conçoit par le seul fait immanent d'une temporalité individuelle actualisant une identité inconsciente. A distance de toute considération sur une préformation divine, donc hors de toute harmonie préétablie telle que la formule Leibniz, Diderot prend bien une position matérialiste par la prise en considération du principe leibnizien d'individuation. Ce matérialisme est également renforcé par l'apport de l'empirisme condillacien. Le principe d'individuation est ici relayé par le principe de la liaison des idées, ou plus exactement l'insistance sur la liaison des idées entre elles et avec les signes. L'individu procède ainsi du langage de l'expérience dans la mesure où il ne se construit que par les sentiments et les idées qui procèdent effectivement de l'expérience. Condillac critique ainsi toute interprétation réaliste des notions abstraites des opérations de l'âme, au profit d'une science des circonstances qui fait une place centrale à la facticité basée sur les besoins humains. Il satisfait à un programme réductionniste qui s'en tient au domaine de l'expérience par le simple fait de la dérivation du système à partir d'un seul principe. Il se prémunit ainsi contre le danger de la récurrence de fausses déterminations originelles, et s'en tient à la seule référence expérimentale dans l'ordre empirique. Du matérialisme des Lumières, Il ressort donc une philosophie du sujet fortement marquée par la philosophie du langage.

Au même moment, la philosophie de l'histoire se construit autour de deux grands paradigmes. En premier lieu, mettant l'accent sur la « philosophie de l'histoire », dès 1765, Voltaire introduit l'histoire comme instrument critique dans le mouvement des Lumières. Il préfigure alors, par la promotion d'une « histoire universelle », l'émergence d'une notion de « tableau historique » intimement associée aux principes de droit et de progrès. En second lieu, c'est Condorcet, pendant la Révolution française, qui déploie dans toute son ampleur, et sous la catégorie de « tableau historique », l'historicisation de la nature humaine. C'est désormais l'histoire elle-même qui révèle une finalité universelle normative. Nous sommes là à la source de l'historicisme, en lien avec une raison analytique qui rend compte de la continuité de la nature à l'histoire. En second lieu, il s'agit d'une philosophie empiriste de l'histoire, sous l'égide de l'école écossaise (Hume, Ferguson), qui veut constituer plus nettement une « histoire naturelle de l'humanité ». Cette philosophie dissocie en effet le champ expérimental spécifique à l'histoire de la norme de droit, si prégnante dans la perspective génétique. Ainsi Hume, en oeuvrant pour un empirisme où la nature humaine se définit non par son origine, mais par sa capacité d'abstraction et sa propension à l'artifice, nous introduit à un espace historique dichotomique. Mi-conjecturale, l'histoire est naturelle par opposition à l'expérience réelle ; mi-empirique, elle est historique par opposition à la génétique. Ce second courant de la philosophie de l'histoire fait le lien, sur le terrain de l'empirisme, avec l'approche matérialiste de la société civile (Ferguson). Il questionne ici de la trajectoire que doit suivre une collectivité historique : la nature humaine apparaît foncièrement progressive d'une convention à l'autre, et l'histoire devient nature par son déploiement sur un axe abstrait nourri de séries historiques réelles.

Ces deux paradigmes de la philosophie de l'histoire se retrouvent dans la tradition marxiste: d'un côté une lecture historiciste du progrès humain à l'horizon d'une finalité normative, l'émancipation humaine du peuple; de l'autre côté une analyse et une traduction spécifiques du déploiement d'une série historique de révolutions, en l'occurrence les révolutions françaises de 1789 à 1870, avant d'en venir au communisme. Cette tension se retrouve à l'intérieur même du matérialisme historique : d'un côté l'autorité du réel et le primat des pratiques au titre des déterminations d'une société de classes; de l'autre côté, des événements historiques qui mettent en valeur l'individu révolutionnaire, et ses capacités à la lutte pour l'émancipation au sein de la lutte des classes. Le concept de lutte des classes se positionne alors tantôt du côté de la nécessité externe de tout mouvement d'émancipation des classes dominées, tantôt du côté de la propre activité de l'individu révolutionnaire en faveur de la libération des classes dominées. Historien de la langue politique de la Révolution française, il m'importe ici de souligner que le modèle politique d'une telle conception duale de la lutte des classes n'est autre que la Révolution française elle-même. Certes la philosophie allemande de l'histoire, directement en prise sur Marx, en

l'occurrence les philosophies de Kant et Hegel, complexifie la philosophie de l'histoire, ne serait-ce que par la confrontation avec l'histoire réelle de la Révolution française. Cependant Marx, en proposant son renversement, au titre de leur idéalisme, surtout chez Hegel, reste très proche de l'héritage des Lumières et de la Révolution française.

Je peux alors répondre à ta question, que reste-t-il de plus pertinent dans l'approche marxiste de l'histoire ? Je répondrai, de manière prioritaire, en mettant l'accent sur la dimension nominaliste à l'encontre de l'historicisme. J'entends par là l'accent mis sur le rôle de l'individu saisi dans l'immanence matérielle de sa capacité d'action en faveur de l'émancipation, au sein de l'opinion publique. C'est là où le dialogue de l'école de Francfort, tout particulièrement Habermas, avec Marx est essentiel. Nous y retrouvons un point dont j'ai déjà souligné l'importance, les potentialités inédites de la traductibilité réciproque entre la philosophie pratique allemande et la théorie pratique jacobine, ici sur le terrain de l'histoire. Dans son ouvrage *Après Marx* (1976), Habermas met en garde contre toute lecture objectiviste de l'histoire chez Marx et voit dans la théorie de l'action communicationnelle, au centre de son oeuvre, une corrélation forte avec la tradition marxiste. Tout ce qui relève matériellement, c'est-à-dire dans le cadre d'une théorie externaliste de l'esprit, de la subjectivation, traduisons de l'intersubjectivité constitué par le langage - appelons cela l'individualisation matérialiste - constitue donc, me semble-t-il, l'apport le plus précieux de la théorie marxiste de l'histoire. Je parle aussi, avec Habermas, d'un moi épistémique où se conjoignent l'identité du moi/individu et l'identité collective. Ici aussi on saisit encore mieux les limites du fonctionnalisme, présent sous la forme d'une simple théorie de l'évolution sociale saisie certes dans sa complexité croissante.

### *Question 11*

*Où pourrait faire de nouveau une pause conceptuelle. Pourquoi parles-tu de tradition marxiste ? En quoi cela rejaillit-il sur ta vision des concepts marxistes ?*

De manière à la fois érudite et problématique, je m'intéresse autant à la formation et au devenir de la tradition marxiste qu'au système de ses concepts. Je dis souvent, sous forme de boutade, que les concepts du marxisme n'existent pas, faute de les avoir rencontrés dans mes recherches et que, rendre compte de la genèse intellectuelle et du contexte de formation de la pensée de Marx, disons depuis Kant et la Révolution française, compte autant, si ce n'est plus, que conceptualiser à partir des seuls écrits marxistes pour comprendre le marxisme. C'est ainsi que j'ai consacré certains de mes travaux, dans les limites de ma formation philosophique, à la philosophie allemande de Kant à Marx – voir par exemple mes articles sur Humboldt - , et que j'ai investi, à l'occasion de ma recherche sur Sieyès, bien connu de Marx, dans la lecture de textes

philosophiques proches de cette tradition, en particulier les philosophes lus par les Allemands, principalement Aristote et Leibniz.

Ainsi, La tradition marxiste contient en son centre un critère méthodologique fondamental, notifié par Gramsci dans l'expression « traductibilité (traduisibilité) des langages et des cultures » qui nous dit que le marxisme se construit dans l'échange entre des traditions philosophiques diverses et des pratiques révolutionnaires multiples attestées au fil de l'histoire. Dans mon champ de recherche, centré sur l'expérience et le devenir actuel de la Révolution française, il s'agit alors plus de mettre en œuvre, au titre de la tradition marxiste, des catégories interprétatives de l'histoire de la Révolution française, dont le jeune Marx nous donne la liste (*peuple/masse, mouvement populaire/mouvement révolutionnaire, terreur/révolution à l'état permanent, langue française/langue politique*) en les construisant dans sa relation à la culture politique française investie par d'autres cultures, essentiellement allemande et anglaise, que de s'interroger sur l'application possible de concepts « marxistes » – par exemple celui de mode de production – à une situation historique.

Paradoxalement, s'il existe une conceptualisation marxiste spécifique de l'histoire, c'est du côté du matérialisme sous la forme d'une métaphysique politique, ce qui suppose une ontologie sociale, de facture nominaliste, une cognition sociale, une épistémologie 'marxiste' en quelque sorte, associées à une économie sociale et une langue sociale. De tout cela, je m'explique dans mes travaux les plus récents sur les législateurs, en particulier Sieyès et Robespierre.

*Là, tu fais fort, c'est beaucoup dire en une phrase ! Et puis, rattacher le marxisme à la métaphysique ?*

Remontons jusqu'à Aristote, dont je suis ces dernières années un lecteur, et centralement à ses *Catégories*. Marx l'a lu avec attention, et les marxistes ont bien montré à quel moment de sa réflexion et avec quel impact, il marque sa pensée. Lisez par exemple le passionnant ouvrage sur *Marx, Engels et la question de l'individu* par Hervé Touboul (PUF, 2004). L'auteur précise que Marx s'intéresse de très près au fait que l'essence individuelle et déterminée, sa quiddité, est la qualité propre de l'être humain selon Aristote. Plus précisément, l'invention par Aristote de l'essence singulière, si l'on peut dire, introduit le concret dans l'essence elle-même. Ce qui est dit d'un sujet, certes de manière multiple mais dans l'unicité de l'individu, est sa concrétude même. Ce qui est dans un sujet relève d'autre chose, le fait de l'abstraction, et ne peut se confondre avec ce qui est dit d'un sujet, une forme abstraite certes mais connectée au concret. Ce qu'il convient alors de faire, c'est d'opérer le travail d'abstraction nécessaire à la conceptualisation sans rompre avec l'essence singulière du concret. La matière est ici le concret, et ne peut se réduire, sous la dénomination de matérialisme, à une pure abstraction. On peut ainsi mieux

comprendre pourquoi nous accordons une telle importance à la matérialité langagière, à ce qui se dit, à l'identique de Marx, en particulier dans *L'Idéologie Allemande* (1845) où l'individu social se dévoile sous la forme de la matière sans être réduit à une abstraction. A ce titre d'ailleurs, les passages du livre d'Althusser, *Initiation à la philosophie*, sur l'abstraction sous le titre significatif "Le grand détour" montrent bien en quoi quelque chose qualifiable d'abstrait se trouve dans l'expérience pratique de la transformation du concret par le fait même du caractère arbitraire du rapport entre les noms et les choses (Saussure). L'abstraction est connectée au concret. Donc conceptualiser, ou mieux catégoriser sans rompre avec l'essence singulière de l'individu concret, telle est l'ontologie sociale où il est question, d'un côté, par héritage des Lumières, du fait social de la langue et de l'individu social, de l'autre côté, par héritage de la Révolution française, de l'économie sociale (Robespierre) et du nouvel ordre social (Sieyès) au titre de la centralité d'un nominalisme politique de facture empiriste. Des propriétés de la matière, le mouvement est le plus naturel, le plus fort, le plus immédiat. D'où l'importance que nous accordons, dans la liste des catégories interprétatives de la Révolution française, à la description du trajet des forces primitives - il s'agit aussi des principes au sens de Montesquieu -, soulignées par Sieyès dans sa métaphysique politique, au mouvement révolutionnaire tel qu'il est nommé par les sans-culottes et théorisé par Robespierre en 1793. C'est une manière un peu singulière d'aborder la lutte des classes, je le reconnais.

Par ailleurs, Jacques Bidet, dans sa *Théorie générale* (PUF, 1999) en grande part issu de ses travaux sur le *Capital* de Marx, a souligné l'importance d'une telle métaphysique (politique) dans le fait métastructurel. La métatstructure se définit ici comme « la position-fiction de la modernité » qui déploie la déclaration de liberté-égalité-rationalité dans la confrontation avec la double structure du marché et de l'organisation dans les sociétés capitalistes. La métaphysique politique est donc un élément central de l'invention d'une fiction politique en révolution, ne serait-ce que dans les fondements individuels, concrets, intersubjectifs qu'elle confère aux artifices politiques. Je rattache donc bien tout un pan de la réflexion marxiste, de Marx à nos jours, au fait attesté de la métaphysique (politique).

### *Question 12*

*Revenons à l'analyse de discours. Quels sont les chemins à emprunter pour que l'AD puisse travailler l'histoire de manière heuristique ?*

Je crois avoir déjà répondu à cette question dans ma réponse précédente. mais je vais la reformuler de façon plus conceptuelle sur le terrain de l'analyse du discours. Pour approcher l'histoire des pratiques langagières, il ne suffit pas de se donner les outils discursifs susceptibles de nous faire saisir leur complexité

croissante, donc de multiplier les descriptions des règles du discours, des types de discours et des niveaux de discours. Dans une perspective heuristique, il convient de disposer d'une épistémologie de l'histoire propre à l'analyse de discours. Michel Foucault, nous l'avons vu, en a proposé les fondements ontologiques, autour de la notion de généalogie historique, rapporté à « l'ontologie historique de nous-mêmes ». Cependant Foucault n'a pas mené une réflexion spécifique sur le terrain matérialiste. J'entends par là une réflexion sur les corrélations entre une philosophie du sujet en prise sur l'histoire externe de l'esprit (politique) et une philosophie de l'histoire propre à rendre compte de l'individualisation historique des acteurs. Par ailleurs, chez lui la référence à la subjectivation renvoie au Sujet, à une phénoménologie du Sujet, mais pas vraiment au subjectif, à ce qui est proprement subjectif dans le sujet, comme l'a montré Vincent Descombes, dont je suis un lecteur fidèle depuis de nombreuses années.

Je pense que la tradition marxiste, saisie dans sa traduction au sein du courant matérialiste de l'analyse de discours, permet une telle saisie conjointe de la subjectivité révolutionnaire et de la totalité sociale à l'horizon de l'émancipation humaine. L'historien du discours s'intéresse ainsi à la liberté de l'individu-acteur dans ses manières d'être et de faire, donc de se dire au titre d'un contrat discursif.

### *Question 13*

*Comment l'interrogation du corpus et la manière de lire les archives proposée par l'histoire des mentalités combattent-ils le problème de déni de la pratique politique, en parti présent dans l'approche fonctionnaliste de l'analyse de discours ?*

Je suis vraiment très heureux que nous terminions cet entretien par la prise en considération de l'histoire sociale des mentalités qui va jouer un rôle essentiel, tant au plan méthodologique qu'institutionnel, dans la mise en place du chantier « Histoire et linguistique ». Le premier concerné est l'historien Pierre Goubert, alors professeur à Nanterre. C'est lui qui a dirigé la thèse de Régine Robin, et il l'a encouragé à y insérer une partie en analyse de discours, avec son étude sémantique des Cahiers de doléances. C'est également lui qui a permis la publication d'*Histoire et linguistique*, chez Armand Colin, à l'encontre de l'avis négatif d'autres historiens que j'avais perçu quand j'ai pris connaissance du projet dès sa conception, par mes échanges réguliers avec Régine Robin. J'avais alors déjà fait mon mémoire de maîtrise avec l'historien Robert Mandrou, au moment même où il avait transformé son séminaire de maîtrise en séminaire méthodologique. Chacun pouvait y présenter ses ouvertures méthodologiques, et la discussion y était vraiment passionnante dans la mesure où Mandrou avait un esprit original, très ouvert, voire plutôt subversif. J'ai pu ainsi prendre connaissance des diverses méthodes lexicologiques, lexicométriques et

linguistiques, en rendre compte, en attendant d'en trouver la synthèse dans le livre de Régine Robin.

De plus, il avait accepté de me diriger sur un travail relatif à la Révolution française, alors que tout travail sur cette période passait à Paris par les mains d'Albert Soboul. Tu t'en doutes, j'avais de fortes affinités politiques avec Albert Soboul, nous étions tous les deux communistes, je fréquentais très régulièrement son séminaire à Paris I où il avait accepté de m'accueillir alors que je n'étais pas un de ses étudiants. Mais il ne partageait pas du tout mon enthousiasme pour Althusser. Juste un regret en ce qui concerne Robert Mandrou : il souhaitait que je travaille sur la première modernité, mais l'apprentissage de la paléographie me rebutait alors. Je le regrette quelque peu. Les premières atteintes de sa maladie, en 1976, puis sa mort m'ont vraiment beaucoup affecté. C'est vraiment l'historien auquel je suis le plus attaché par ses travaux et sa personnalité : j'ai toujours dit que j'avais été son élève en tant que promoteur de l'histoire sociale des mentalités

Pourquoi je ressentais un tel intérêt scientifique pour l'histoire sociale des mentalités, au-delà de son ouverture méthodologique dans la lignée de Lucien Febvre, dans la lignée de l'ouverture d'un chantier de recherche sur histoire et linguistique ? C'était un intérêt quelque peu décalé par rapport à celui de Régine Robin, qui avait fait une thèse « classique » d'histoire sociale avec Pierre Goubert.

J'étais attiré par une certaine manière d'aborder l'archive que l'historienne Arlette Farge, proche de Mandrou, a pris en compte dans ses travaux. Selon ses propres termes, il nous transmettait conjointement le goût de l'histoire et le goût de l'archive. Plus spécifiquement, Mandrou nous sollicitait pour aller à la (re)découverte de textes-témoins de la parole d'intermédiaires, voire de simples témoins, d'écrivains peu connus, de gens ordinaires, ce qui rejoignait le souci actuel de l'historien du discours d'aborder l'ordinaire du sens, sans poser d'a priori sur ce qui relève du sens, et ce qui renvoie au non-sens à une époque donnée. Les travaux actuels sur l'écriture des femmes, et leur insertion dans une problématique du récit de soi avec une part langagière importante, en témoignent. Mais on ne parle plus désormais d'histoire des mentalités, on a parlé ensuite d'histoire des représentations, et actuellement d'histoire culturelle, du fait de l'élargissement de ce champ de recherche, ce qui nous éloigne, me semble-t-il, des objectifs plus épistémologiques de Robert Mandrou.

Reste qu'un autre historien compte beaucoup en ce domaine, Daniel Roche. Mais je ne l'ai connu que tardivement tout en l'ayant lu attentivement. En premier lieu, par son insistance sur l'outillage mental, il enrichit, comme Robert Mandrou, l'héritage de Lucien Febvre. Puis il montre la parenté entre histoire du livre, histoire des cultures politiques, histoire de la culture savante//culture populaire, et bien d'autres déclinaisons de l'histoire des mentalités. Certes la

part, parmi ces historiens, de l'histoire des pratiques langagières, de la vie du langage donc, y reste plus que modeste, mais je reste attaché à la dénomination d'histoire des mentalités, avec son lien fort, chez Mandrou, à la psychologie historique, dans la mesure où elle nous oriente vers une problématique très contemporaine de « la denrée mentale » (Vincent Descombes), de l'état intentionnel de l'esprit. J'entends ici la prise au sérieux du mental en tant qu'esprit - dans mon cas l'esprit politique (avec Sieyès par exemple) - placé dehors, à l'extérieur donc, au sein de la réciprocité humaine, ce qui permet d'autant de souligner la pauvreté d'une simple histoire des représentations idéologiques internes à l'individu face à la réalité. Ici la notion de conditions de production se resémantise dans l'ensemble plus vaste des conditions historiques du sens, en se dissociant de l'idée que le réel authentique relève de la seule détermination sociale et en conceptualisant le contexte historique. C'est dire que l'historien du discours, dans la lignée de l'histoire des mentalités, va à la quête de travail empirique de l'esprit et de sa capacité à ordonner le sens - avec Sieyès l'ordre social par exemple - ce qui suppose une description de l'esprit et de la vie d'un point de vue intentionnel. D'Althusser à Descombes, en passant par Foucault, les conditions de production se traduisent dans l'esprit objectif des institutions, et précèdent l'esprit subjectif des personnes singulières, sur le modèle de l'interpellation discursive des sujets.

Voilà, il est temps de clore cet échange. J'en ai sans doute dit à la fois trop ou trop peu selon le sujet abordé. J'espère que notre entretien sera utile à votre discussion collective dont j'espère avoir des échos en dépit de ma méconnaissance de votre langue.

